

## XYZ. La revue de la nouvelle



### La disparition

Carino Bucciarelli

Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bucciarelli, C. (1993). La disparition. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 24–27.

## LA DISPARITION

CARINO BUCCIARELLI

**M**a disparition me fit éprouver un émoi inhabituel; je peux même affirmer qu'il s'agit là de l'événement essentiel de mon existence

Je m'aperçus de mon absence peu après mon retour du travail; à cette heure-là, je devais me trouver dans la salle de bains, prenant une douche (le matin, j'étais bien trop engourdi pour cette entreprise que je reportais à l'après-midi). Mais, dans la cage de verre où je me lavais habituellement, personne. Les robinets brillaient d'un éclat peu courant. Le silence régnait aussi de façon inaccoutumée. On s'inquiète vite du retard d'un proche; on comprendra aisément ma contrariété puisqu'il s'agissait ici de ma propre personne. J'attendis une heure. Rien. Le téléphone sonna: évidemment, je n'étais pas là pour répondre. À l'autre bout du fil, on patienta quelque dix sonneries puis on raccrocha.

La véritable peur s'installa dans la soirée; j'attendais un ami pour le coup de huit heures; nous avions l'habitude de disputer chaque semaine une partie d'échecs. Nous n'avions manqué aucun de ces rendez-vous depuis plus d'un an et, quand la sonnerie de la porte d'entrée retentit, d'imaginer la perplexité de mon ami me mit dans un état de nervosité intense. Il n'insista d'ailleurs pas: je n'avais pas l'habitude de le faire attendre. Rentré chez lui, il confia certainement à sa femme son trouble, voire sa déception à mon sujet.

La nuit passa. Le lit resta intact. Au petit matin, l'espoir me reprit. N'allais-je pas rentrer titubant sous l'effet de l'alcool et me coucher fin saoul? C'était un scénario des plus improbables; jamais je n'avais supporté la boisson et je ne m'adonnais du reste

en aucune circonstance à cette sorte d'oubli de soi. Ma vie bien réglée ne me laissait aucune occasion de découcher. Je devais d'ailleurs travailler, ce matin-là... Comment aurais-je pu commettre des excès alors que m'attendait une journée ouvrable ?

J'étais gardien dans un musée et le conservateur était visiblement satisfait de ma ponctualité, qualité indispensable à l'exercice de ce métier...

« Il sera tombé malade », pensa-t-il. Déjà, il imaginait la forte fièvre capable de me clouer au lit. Je dois dire qu'à ce moment, je décelai sur son visage une marque de contrariété dont ma personne était la cause et qui me toucha. Dans le courant de la journée, mon unique collègue (c'était un petit musée de province) tenta de me rejoindre par téléphone. Je n'entendis personne lui répondre.

Déambulant dans les rues, je me demandais comment retrouver ma trace... Mais mon existence était à ce point réglée qu'entre le travail et le retour au logis, il restait peu de place. Je parcourus le chemin du musée à mon appartement dans un état de grande lassitude. À ma porte, je vis émerger de la boîte aux lettres le coin d'une enveloppe. Serait-elle jamais ouverte ?

Le lendemain, des prospectus publicitaires vinrent enfoncer l'enveloppe dans le fond de la boîte; le surlendemain, des documents administratifs finirent de la saturer et le troisième jour, plus aucun courrier ne put y entrer. Finalement, mon courrier fut renvoyé avec la mention: « Parti sans laisser d'adresse. »

Les boîtes aux lettres pleines attirent rapidement l'attention des cambrioleurs. Ils s'introduisirent dans mon appartement que je n'avais pas équipé d'une serrure de sécurité: je dus les contempler, impuissant... Ils emmenèrent tout, la télévision et la radio dans un premier temps. Les meubles suivirent. Ils décrochèrent les tableaux sans valeur, n'oublièrent pas les bibelots les plus infimes.

Qui se soucie de l'absence d'un homme seul? Sa logeuse, évidemment, quand elle ne perçoit plus le loyer, les Compagnies des eaux, de l'électricité, du gaz, la Régie des téléphones... On me coupa tout, petit à petit, le paiement des redevances n'ayant pas

été effectué. Le coup le plus rude m'atteignit quand, à ma fenêtre, je vis apparaître l'écriteau « À louer ». Quelque chose d'inéluctable s'était produit.

Les nouveaux locataires — un jeune couple avec un enfant — me parurent pourtant sympathiques, mais ils ne restèrent guère. L'exiguïté des lieux me convenait mais elle ne pouvait satisfaire une petite famille.

Je ne m'attardai pas à observer les nouveaux déménagements et emménagements et considérai cet endroit comme définitivement perdu.

« Ce diable d'Albert, qu'a-t-il pu devenir ? » se demandait le conservateur du musée. Je me posais, moi aussi, cette question. Les morts laissent un cadavre; moi, je m'étais volatilisé. « Un homme si rangé, un homme si rangé », soupirait journallement mon collègue.

On finit par me remplacer. Pouvait-on encore patienter ? Déjà, un vol avait été commis dans la salle placée sous ma surveillance. Le nouveau gardien ne me plut aucunement: il se permit, dès la première semaine, une arrivée tardive et je devinai, dans le regard que lui adressa le conservateur, toute la réprobation du monde. Est-il possible que l'on prenne aussi peu au sérieux son travail et, à plus forte raison, lorsqu'il vous a été confié depuis peu ? Je dois vous avouer ma contrariété devant le comportement de mon remplaçant. Dans chaque salle, une chaise était mise à notre disposition, mais nous n'en profitons pas trop, le rôle d'un gardien étant de rester debout ou de faire les cent pas. Eh bien ! lui, il s'installait et s'assoupissait carrément ! Une seule chose me rassurait: lors d'une improbable réapparition, je retrouverais immédiatement mon poste au musée. Une place me restait également acquise auprès de mon unique ami, le joueur d'échecs. J'étais aussi sa seule fréquentation et ma disparition le laissait inconsolé. Il s'inscrivit à l'un de ces clubs de passionnés du jeu d'échecs mais abandonna au bout de quelques séances; ma présence et nos conversations étaient les principales raisons de notre rencontre hebdomadaire. Le simple maintien du jeu ne se justifiait plus sans moi.

Comme j'aimerais, au détour d'une rue ou dans un jardin public, me rencontrer après ces dix années d'absence. La surprise passée, je ne demanderais aucune explication, mais d'une voix paternelle je dirais :

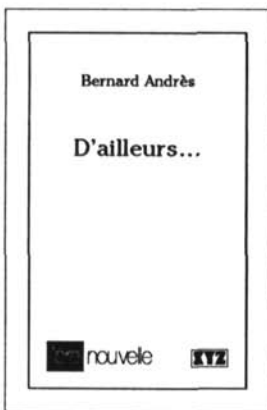
« Il n'est pas moral d'agir comme tu l'as fait. Tu t'es laissé gommer à force d'entêtement. Le monde tourne aussi bien sans toi, mais ta place, si humble, était pourtant unique. Il n'est plus temps à présent de la récupérer. Ne te figure pas de pouvoir à nouveau rentrer dans l'ordre des choses : on te considérerait comme un imposteur. Toutefois, laisse-moi te dire la profonde amertume qui fut la mienne au cours de ces années où j'ai patienté dans un vain espoir. »

**XYZ**

**XYZ**  
éditeur

l'ère nouvelle

*Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle*



132 p., 14,95 \$

## Bernard Andrès *D'ailleurs...*

« La littérature, l'écriture, le mot écrit, imprimé, affiché, sont d'ailleurs toujours très présents, mais d'une manière subtile, comme un détail, dans ces textes divertissants et intelligents, à l'écriture alerte, bien rythmée. »

Lucie Côté, *La Presse*